

diverse (dictionnaires de langue, bilingues, d'apprentissage, usuels, etc.) et, mêlant pédagogie et liberté d'expression, marque d'une pierre blanche les points forts et avance des suggestions ; ce stimulant bilan critique est un bel hommage de la part d'un des meilleurs spécialistes de la métalexigraphie.

Quelque peu en marge des autres communications, Jean-Claude Corbeil, « La contribution de Josette Rey-Debove et d'Alain Rey à l'aménagement de la langue au Québec » (262–275), offre une sorte de postface, sur un ton plus personnel, et retrace, avec en filigrane « le rougeolement de la forêt québécoise » à l'automne, les rencontres amicales de l'auteur avec les deux grands lexicographes et linguistes et l'apport important de ces derniers à l'aménagement du français québécois, particulièrement dans les domaines de la terminologie, de la néologie, de l'emprunt et de la norme (contributions faisant l'objet d'une bibliographie particulière en fin d'article).

Très agréablement présenté, l'ouvrage s'ouvre par une *Introduction* de M. Cormier (5–13) et contient en finale une *Bibliographie* des « monographies et articles » et des « dictionnaires » cités dans le cours des articles (280–295), ainsi que des notices bio-bibliographiques des auteurs (296–302).

Strasbourg

Pierre RÉZEAU

Walter DE MULDER/CO VET/Carl VETTERS (Hgg.), *Anaphores pronominales et nominales. Études pragma-sémantiques* (Faux Titre, 216). – Amsterdam/New York : Rodopi, 2001, IV + 172 p.

Encore un de ces livres sur les déterminants réunis par les Néerlandais,¹ mais sur les définis cette fois-ci et sur les différents types d'anaphores. Il était temps en effet que l'on se penche sur les anaphores qui ne correspondent pas au prototype classique, soit parce que le lien référentiel est indirect (anaphore associative), soit parce qu'elles se servent de moyens moins banaux que les pronoms personnels ou l'article défini,² comme le sont les couples *le premier/le second*, *l'un/l'autre* ou encore *même* et *autre* associés à l'article défini.

Voici donc un volume qui s'inscrit dans une mouvance tout à fait actuelle, et qui précise bien des points à propos des anaphores non prototypiques. Quoi de neuf, donc, aux quatre coins et sur les diverses marges de l'anaphore ?

Francis Cornish, dans son étude sur « *L'anaphore pronominale indirecte : une question de focus* » (pp. 1–25), cherche à montrer que ce qu'il appelle anaphore pronominale indirecte, c'est-à-dire une anaphore de type associatif, est possible aussi avec des pronoms (et non pas seulement, comme c'est bien connu, avec des syntagmes nominaux).

Cornish s'appuie sur plusieurs exemples, anglais et français, qui appartiennent d'ailleurs tous au registre familier. Laissant de côté ceux qui ne sont « anaphoriques » que parce que la définition d'anaphore de Cornish ronge sur la déixis,³ il reste les exemples suivants :

- 1 Cf. De Mulder *e. a.* 1997 et Bosveld-de Smet *e. a.* 2000 ainsi que les comptes rendus respectifs Lavric 2000 et 2003.
- 2 Ou les possessifs ou les démonstratifs.
- 3 Cornish a en effet une drôle d'idée – trop restrictive – de la déixis, ce qui fait qu'il classe comme anaphoriques des exemples où il y a clairement référence à un élément de la situation, tels le *it* de (22).

- (5)⁴ a. – Why didn't you write to me ?
– I did ... started to, but I always tore 'em up.
- (17) a. Jeanne est enceinte,
b. ... mais elle ne veut pas le garder.
- (18) La maison du coin de la rue Dampierre a été cambriolée hier soir ; mais **ils** n'ont rien pris de très précieux.
- (22) She didn't want to talk about the operation but she couldn't think about anything else. Maybe *it* would turn out to be benign ; on the other hand maybe **they** would open her up and find that she was permeated, riddled, rotting away from the inside.
- (23) b. We went to a new restaurant in our district last night, but **they** were most uncooperative.

Cornish affirme que ce qui fait la différence et ce qui fait que dans ces exemples-là l'anaphore pronominale indirecte « marche », c'est le fait que le référent repris, quoique non mentionné explicitement, se trouve dans le focus d'attention des interlocuteurs. On remarque cependant que les trois exemples les plus naturels (18, 22, 23b) comportent une troisième personne du pluriel (*they/ils*) qui a bien l'air d'être une sorte d'impersonnel, semblable à *on* ou au passif (du genre : *à la télé ils ont dit que...*), si bien que nous nous retrouvons avec deux exemples seulement (15 et 17) qui illustrent indubitablement le phénomène en question, ce qui ne permet guère de juger de l'importance et de la nature véritables du phénomène étudié.

Avec sa clarté et sa perspicacité habituelles, **Georges Kleiber** (« **Anaphore associative, lexicale et référentielle, ou : Un automobiliste peut-il rouler en anaphore associative ?** » (pp. 27–42)) a encore déniché une énigme référentielle : c'est la question de savoir pourquoi les noms du type *conducteur, auteur, metteur en scène* fonctionnent beaucoup plus facilement en anaphore associative que ceux du type *automobiliste, écrivain, cinéaste*, etc. ; cf. son exemple (p. 29) :

- La voiture dérapa et s'écrasa contre un platane. Le conducteur fut éjecté.
La voiture dérapa et s'écrasa contre un platane. [?]L'automobiliste fut éjecté.

La différence entre ces deux types de substantifs peut se décrire par le fait qu'*automobiliste, écrivain, cinéaste*, etc. ne sont pas des substantifs fonctionnels (ou relationnels), c'est-à-dire qu'ils ne rentrent pas dans une structure argumentative du type *x est Ni de y* (*x est conducteur d'une voiture*), mais que l'argument *y* (*la voiture*) est intégré dans la sémantique même de ces termes. Ce qui amène Georges Kleiber à affirmer (p. 41)

la nécessité de maintenir, à côté d'une sémantique cognitive ou conceptuelle, un niveau où une sémantique linguistique continue de faire valoir ses légitimes droits.

Soulignons pour terminer la clarté de la présentation et la verve bien connue de l'auteur, qui culmine dans des formules comme les suivantes (pp. 35, 27) :

Signalons enfin que seuls les N fonctionnels peuvent donner lieu à ces fameux emplois définis qui font, dans la lignée tracée par Donnellan, Strawson, Fauconnier et consorts, les aigres-douces délices des référentialistes débutants et chevronnés. [...]

Leeman (1998) se demande, dans une interrogation métaphoriquement taumachique, « *Par quelles cornes prendre le taureau de l'anaphore ?* ». Loin de nous l'idée de répondre comme un linguiste-toréador en brandissant à la fin de cet article les deux oreilles de l'anaphore.

4 Je reprends les numéros des exemples tels qu'ils se trouvent dans le livre, ce qui devrait permettre de les retrouver facilement, même sans indications de pages.

Toréador féminin, Anne Theissen, dans son article intitulé « **La concurrence entre un SN défini fidèle et un SN défini totalement fidèle, ou : Comment expliquer le maintien ou non de l'adjectif dans un SN défini anaphore basique ?** » (pp. 43–67), étudie les reprises anaphoriques du type *un petit chien > le chien* versus *le petit chien*.⁵ Le maintien de l'adjectif dans la reprise constitue pour elle une variante marquée, exigeant un effort supplémentaire qui doit pouvoir se justifier. Aux pistes traditionnelles des réticences devant les répétitions et des exigences d'identification du référent, Theissen ajoute des considérations sur l'insertion du SN anaphorique dans le contexte immédiat de la reprise. Cependant, aucun des trois facteurs mentionnés, ni d'ailleurs leur conjonction, ne semble pouvoir suffire à expliquer les différences d'acceptabilité constatées dans ses exemples (pour la plupart canins). C'est dire qu'on reste un peu sur sa faim et qu'on attend avec impatience d'ultérieurs résultats.

Catherine Schnedecker, sous le titre « **Couples anaphoriques et cohésion discursive : quand l'un/l'autre font bande à part** » (pp. 69–98), étudie les deux paires pronominales *l'un/l'autre* et *le premier/le second* et les différences de fait qui séparent ces soi-disant synonymes. Par exemple, seuls *l'un/l'autre* acceptent un antécédent « unitaire », c'est-à-dire un ensemble introduit sous forme d'un syntagme du type *des N, les N, deux N*, tandis que *le premier/le second* exigent que les deux référents à reprendre aient été introduits séparément.

Du point de vue référentiel, Schnedecker montre, exemples à l'appui, que les « vertus désambiguïsantes » (p. 81) que l'on prête communément à ces deux couples ne valent en réalité que pour *le premier/le second* ; *l'un* opérant une extraction aléatoire (p. 85) sur l'ensemble repère. Ce qu'elle ne voit pas assez clairement, c'est que cet ensemble repère n'a que deux éléments, et qu'après l'extraction aléatoire opérée par *l'un*, il ne reste plus pour *l'autre* qu'un seul élément, et donc un élément forcément bien précis, à reprendre. *L'un* est donc indéfini, et *l'autre*, défini. Ce que Schnedecker, malheureusement, n'a pas le courage de conclure, malgré des tests syntaxiques qui le lui confirmeraient parfaitement.

L'article de Francis Corblin et Marie-Christine Laborde, « **Anaphore nominale et référence mentionnelle : le premier, le second, l'un et l'autre** » (pp. 99–121), complète le précédent, en ce sens qu'il parle des mêmes formes, cherchant à en donner un traitement formalisé dans le cadre de la DRT (discourse representation theory) de Kamp/Reyle (1993). Ce qui exige un aménagement de poids de cette théorie, qui consiste en rien moins que d'introduire, à côté des deux casiers standard prévus par Kamp/Reyle pour la représentation des référents, un troisième casier destiné à contenir les informations grammaticales.

En général, la DRT a bien l'air d'accorder trop peu d'importance à l'ordre d'apparition des référents dans le discours, et elle n'a pas du tout résolu – semble-t-il – la question de leur disparition, c'est-à-dire les mécanismes suivant lesquels à partir d'un certain moment ils ne sont plus disponibles (« accessibles ») comme antécédents ; cette dernière critique étant valable tout aussi bien pour la version aménagée que proposent Corblin/Laborde.

Marleen Van Peteghem, sous le titre de « **Autre et même sans nom : anaphore nominale ou pronominale** » (pp. 123–143), se penche sur la question du statut des éléments *autre* et *même*, à la lumière de la nouvelle catégorisation des constituants nominaux proposée par Corblin (1990 et 1995). Aux catégories traditionnelles de syntagme nominal, de pronom et de nom propre, Corblin ajoute en effet une quatrième catégorie, celle des déterminants ou groupes nominaux **sans nom**, dont l'exemple prototypique serait le groupe *dét + adj* avec omission d'un substantif pourtant récupérable dans le contexte :

5 Et aussi, en marge, *le petit chien > l'animal/le petit animal*.

En réalité, Theissen ne fait guère plus que poser le problème et explorer certaines de ses coordonnées, puisqu'elle exclut d'emblée tous les cas de reprise immédiate et de reprise fortement décalée, pour ne se pencher que sur les anaphores à distance médiane.

- (11) Il y avait un cheval noir. Je préfère les blancs.

Van Peteghem montre que les occurrences de *dét* + *autre* et *dét* + *même* sans nom correspondent bien à cette catégorie, et que *même* et *autre* ne peuvent donc aucunement se classer parmi les adjectifs.

Elle montre d'autre part que *autre* fonctionne comme une sorte d'anaphorique négatif, tandis que *même*, dans bon nombre de ses emplois, n'est pas vraiment un anaphorique ; cf. des exemples comme

- (58) a. Il est passé trois fois la même voiture,

où la *même voiture* introduit en effet un référent nouveau.

Les restrictions de cooccurrence avec certains types de compléments, beaucoup plus marquées pour *même* que pour *autre*, s'expliquent toutes par le sémantisme très spécial de ces éléments, *autre* qui situe un référent par rapport à un repère du même type, mais référentiellement distinct, et *même* qui affirme l'identité d'un référent pourtant situé par rapport à deux repères différents.⁶ Ces repères pour *même* sont cependant des repères « externes », soit des éléments de la prédication, tandis que pour *autre*, le repère est « interne », c'est-à-dire un référent du même type que celui du groupe nominal en *autre*.

Si l'on peut adresser une petite critique à cette contribution par ailleurs très claire et très pertinente, c'est d'une part ce double emploi du terme « repère » pour des choses pourtant très différentes, et puis aussi le fait qu'elle ne s'étonne pas suffisamment de cette faculté miraculeuse de *même* de fabriquer du défini avec un référent nouvellement introduit.

Finalement, Léonie Bosveld-de Smet étudie « Les syntagmes nominaux en *des* et *du*, et les anaphores par *en* et *ça* » (pp. 145–172), c'est-à-dire la syntaxe et la sémantique des constructions du type :

- du X, ça...
des Y, ... en...

L'examen de ces constructions est placé sous le signe d'une tentative de montrer que *des* et *du* constituent une classe à part par rapport aux autres indéfinis, pluriels d'une part, et massifs de l'autre – idée que l'auteur a défendue dans sa thèse (Bosveld-de Smet 1998).⁷

Elle montre en effet qu'il existe des différences de comportement notables entre les SN en *des* et *du* d'un côté, et les SN indéfinis quantifiés (en *plusieurs*, *quelques*, *peu de*, *beaucoup de*, etc.) de l'autre, dans les constructions disloquées avec reprise par *en/ça* :

- (26) a. Des erreurs, il en a commis.
(27) a. De l'argent, il en retire de la banque.

versus

- (25) a. *Trois/*Plusieurs chansons paysannes, elle en avait entendu (quelques-unes) dans sa jeunesse.
b. *Un peu de/*Un sachet de sucre, il en mettait (trois morceaux) dans son café.

et

- (41) a. Des écrevisses, ça rougit à la cuisson.
b. Du champagne, ça mousse.

6 Pour le sémantisme de *même* et *autre*, cf. également Lavric 2001, 1027–1083 (= ch. 3.6).

7 Cette argumentation ne réussit pas à nous convaincre. Nous pensons en effet que les particularités mises en évidence sont dues au caractère d'article de *des* et *du* et à la possibilité qui s'ensuit d'emplois génériques, que ne connaissent pas – ou guère – les autres indéfinis.

versus

- (43) c. *Quelques/*Trois/*Certains/*Beaucoup de chiens, ça aboie.
 (45) b. *Beaucoup de/*Deux cuillerées de/*Un sac de sucre, ça se fond dans l'eau.

Ces différences sont expliquées, pour la reprise par *en*, par le « caractère massif et borné » de la référence des SN en *des* et *du*, et pour la reprise par *ça*, par la généricité indéfinie que transporte cette construction, car ce type de généricité – semblable à celle déclenchée par les adverbes *en général*, *habituellement*, etc. – implique une quantification sur des situations.

Somme toute, on saluera l'apparition du volume comme une contribution notable à une discussion intéressante et d'actualité, et dont le point fort réside dans la concentration sur quelques phénomènes précis et ponctuels (nature sémantique et syntaxique de l'anaphorique en reprise associative, pronoms et déterminants couplés, *autre* et *même*), sur lesquels il recueille des points de vue différents qui permettent de mieux cerner des points encore relativement peu discutés dans la littérature.

Aux quatre coins et sur les diverses marges de l'anaphore, il s'avère donc qu'il reste toujours du nouveau à découvrir.

Bibliographie

- Bosveld-de Smet, Léonie 1998 : *On Mass and Plural Quantification. The Case of French des/du-NPs*, Thèse de doctorat, Université de Groningue.
- Bosveld-de Smet, Léonie/Van Peteghem, Marleen/Van de Velde, Danièle 2000 : *De l'indétermination à la qualification – les indéfinis* (Études Littéraires et Linguistiques), Arras : Artois Presses Université.
- Corblin, Francis 1990 : « Les groupes nominaux sans nom du français », dans : Georges Kleiber/Jean-Emmanuel Tyvaert (éds.) : *L'anaphore et ses domaines*, Paris : Klincksieck, pp. 63–80.
- Corblin, Francis 1995 : *Les formes de reprise dans le discours. Anaphores et chaînes de référence*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- De Mulder, Walter/Flaux, Nelly/Van de Velde, Danièle 1997 : *Entre général et particulier : les déterminants* (Études Littéraires et Linguistiques), Arras : Artois Presses Université.
- Kamp, Hans/Reyle, Uwe 1993 : *From Discourse to Logic : Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discourse Representation Theory*, 2 vol., Dordrecht : Kluwer Academic Publisher.
- Lavric, Eva 2000 : Compte rendu de *De Mulder e. a. 1997*, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 110/1, pp. 74–78.
- Lavric, Eva 2001 : *Fülle und Klarheit. Eine Determinantensemantik Deutsch – Französisch – Spanisch*, 2 vol., Tübingen : Stauffenburg.
- Lavric, Eva 2003 : Compte rendu de *Bosveld-de Smet e. a. 2000*, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 113/3, pp. 264–270.
- Leeman, Danielle 1998 : « Par quelles cornes prendre le taureau de l'anaphore ? », *Le français aujourd'hui* 123, pp. 112–123.

Innsbruck

Eva LAVRIC